



HAL
open science

Bergers, héros et élites

Maria Couroucli

► **To cite this version:**

Maria Couroucli. Bergers, héros et élites. Gilles de Rapper et Pierre Sintès. Nommer et classer dans les Balkans, Editions de l'Ecole Française d'Athènes, pp.27-41, 2008. halshs-00355074v2

HAL Id: halshs-00355074

<https://shs.hal.science/halshs-00355074v2>

Submitted on 14 Sep 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bergers, héros et élites

Maria Couroucli (CNRS, Université de Paris X-Nanterre)

in de Rapper, G., Sintès, P. (dir), Nommer et classer dans les Balkans, Athènes Editions de l'Ecole Française d'Athènes, 2008 pp. 27-40.

Tsopanakos eimouna, provatakia fylagha (J'étais un petit berger, je gardais des petits moutons); le jingle de la radio nationale grecque est un refrain de chanson populaire, une mélodie lancinante, accompagnée de clochettes de moutons, qui annonce le journal.

Dans les pages qui suivent je propose une analyse de la figure du berger à travers l'exemple grec et à partir des travaux d'anthropologie et de géographie sur les sociétés pastorales des Balkans du sud. Un ensemble de travaux récents apportent des connaissances nouvelles sur le pastoralisme balkanique, mettant en évidence des types bien distincts d'organisation sociale et économique et des évolutions historiques encore mal connues pour ce qui concerne ces populations aujourd'hui marginales.

Le berger est une figure complexe et importante sur le plan symbolique dans cette région. Plusieurs spécialistes ont déjà souligné le fait que les mythes nationaux des pays balkaniques se réfèrent tous à un passé lointain associé au pastoralisme¹, mais ces mythes semblent tenir de moins en moins la route face aux travaux d'ethnohistoire et de géographie de ces dernières années. En effet, il apparaît de plus en plus clairement que la vie pastorale n'a pas été un phénomène uniforme, mais s'est décliné en plusieurs modes de vie différents. Des variations importantes sont constatées sur la composition de la famille, la constitution de parentèles, les règles d'exogamie et de résidence, la présence ou absence de transhumance, l'ouverture vers le marché ou, au contraire, la fermeture dans une économie d'autosubsistance; ces facteurs varient de manière importante d'une micro-région ou micro-société à une autre. Autrement dit, le pastoralisme dans les Balkans ne correspondrait pas à un mode de vie immuable et homogène, mais aurait vraisemblablement subi de multiples adaptations et mutations au cours de ces derniers siècles.

L'histoire de la fin des bergers racontée de façon nationale a nourri les mythes d'origine des nations balkaniques. On sait que l'âge d'or de la vie pastorale correspond à la période du déclin final de l'empire ottoman, pendant laquelle des populations ou groupes sociaux autrefois loyaux au pouvoir central deviennent plus autonomes. La figure du berger balkanique, qui se présente à la fois comme un musée vivant et comme un ancêtre autochtone et dont l'existence devient la preuve, pour chacune des nations, de sa présence continue sur le territoire ressemble à un mirage, s'éloignant dès qu'on croit l'approcher.

¹ Cf. BRUNBAUER, U. et PICHLER, R., Mountains as "lieux de mémoire", *Balkanologie* VI (1-2), dec 2002, HERZFELD, M. *The poetics of manhood*, Princeton University Press, 1985, TODOROVA, Maria, *Imagining the Balkans*, Oxford University Press, 1997.

Le berger, allégorie de l'autochtonie

Le berger balkanique a traditionnellement été une figure mythique dotée de sens national². Pendant longtemps, il a représenté les temps des anciens et des héros, s'inscrivant au commencement de la généalogie de la nation. Il est l'ancêtre absolu : celui qui vit dans ces lieux sauvages et toujours habités, lieux de conservation des identités et des traditions séculaires. Dans les récits nationalistes du 19^e siècle, les *kleftes* Grecs, comme les *haiduc* Serbes ou encore les *haiduti* Bulgares, sont des guerriers issus des bergers autochtones, habitants de la montagne pure, proches de la nature et porteurs des valeurs de liberté. Le berger vagabond devient l'emblème de la libération nationale³. Les chansons populaires célèbrent les faits et gestes des *kleftes*⁴ de l'époque ottomane, vivant libres dans les montagnes inaccessibles pour les autorités installées dans les villes. A la veille de la libération nationale, les montagnes étaient considérées comme des réserves culturelles par de nombreux voyageurs, hommes de sciences et de lettres venus de l'Europe occidentale parcourir les terres ottomanes. Ainsi Choisseul-Gouffier, qui parcoura le pays à la fin du XVIII^e siècle, pensait que les bergers représentaient la continuité diachronique de la nation autochtone, étant les héritiers des Grecs de l'antiquité:

Il existe encore dans la Grèce quelques hommes capables de rappeler la mémoire de leurs ancêtres ; c'est chez les peuples habitant des montagnes, que se conserve encore l'esprit de liberté qui anima les anciens Grecs ; il respire encore chez ces peuples, sous l'abri de ces rochers qui repoussent loin d'eux les vices et les tyrans. Dans tous les siècles et dans tous les pays, les montagnes sont l'asile de la liberté ; ce sont les remparts et les forteresses, que la Nature a construites contre les oppresseurs du genre humain, qu'elle a d'ailleurs très bien soumis⁵.

On cherchait, en effet, l'identité nationale loin des villes cosmopolites de l'Empire ottoman où se trouvaient les élites polyglottes et multi-religieuses, ouvertes vers le monde. Comme conservatoire de la nation on proposait les montagnes isolées, lieux de toutes les conservations. Ainsi, l'opposition ville/campagne implique le rejet de l'urbanité cosmopolite comme berceau de la nation: malgré sa naissance dans les villes et parmi les élites, le sentiment national après l'indépendance devrait s'inscrire dans un processus d'auto-négation: n'est national que le pur, le naturel, qui ne vient pas de la culture urbaine.

Les historiens ont souligné l'importance de l'opposition ville/campagne dans la société ottomane, qui structure le champ ethnique, linguistique et religieux : les villes sont mixtes et les villages sont homogènes, en règle générale et dans le cas de la Grèce, comme ailleurs dans les Balkans, la montagne chrétienne s'oppose à la plaine ottomane⁶. Il est facile dès lors d'avancer quelques oppositions 'structurantes' : les bergers chrétiens de la campagne sont 'autres' que les communautés paysannes 'mixtes' de la plaine et encore plus éloignés des ottomans des villes, lieux de l'administration, des turcs et des citadins plus ou moins

² Campbell, J.K. Honour, family and Patronage, Oxford University Press, 1964, Sanders, I., Rainbow in the Rock, Harvard University Press, 1962, Herzfeld, M. 1985 et Anthropology through the looking-glass, CUP, 1987, Todorova, 1997, Mazower, 2000, Brunbauer, 2002.

³ Cf. BRUNBAUER, U. et PICHLER, R., Mountains as "lieux de mémoire", Balkanologie VI (1-2), dec. 20002.

⁴ Sur les représentations des *kleftes* (litt. Voleurs) dans la montagne grecque (imaginaire et réelle), voir Herzfeld, M. The Poetics of Manhood, Princeton University Press, 1985.

⁵ Discours préliminaire, Voyage Pittoresque de la Grèce de M. le Cte de Choisseul-Gouffier, 3 Vol gr. in-fol chez J.J. Blaise, libraire, Editeur, A Paris, rue Ferou no 24. MDCCLXXXII (1782)

⁶ Cf. Lory, B., Les Balkans, carrefour des peuples et des nations: pour une approche historique renouvelée, in Couroucli, M. (ed), *Les Balkans, carrefour d'ethnies et de cultures: les aspects éducatifs et culturels*, Editions du Conseil de l'Europe, 1996; Todorova 1997, Mazower 2000.

‘turcisés’. Ce type d’analyse des rapports entre ville, plaine et montagne a donné lieu à des interprétations de l’histoire en termes ethniques et religieux, tout en présentant les sociétés des Balkans comme des lieux de tensions récurrentes entre paysan, berger et citadin⁷. Par ailleurs, d’un tout autre point de vue, Herzfeld a souligné l’importance du rôle des communautés marginales dans la formation des auto-stéréotypes nationaux⁸.

Cette vision qui prend peu en compte le caractère nomade de la vie pastorale, ne concerne qu’une variante des modes de vie des bergers. Il convient de souligner ici qu’une grande partie des pasteurs dans la partie ouest des Balkans se déplaçait à travers les frontières avant que celles-ci deviennent de plus en plus difficiles à franchir, suite aux guerres qui se sont succédées dans la région et surtout depuis le début du XXe siècle⁹. Le caractère immuable, l’immobilité mise en avant lorsqu’il s’agit de décrire ces ‘purs’ descendants des ancêtres (qu’ils soient serbes, bulgares, grecs ou albanais) ne résiste pas à l’observation systématique: les gens de la montagne se déplacent, traversent les pays, ne sont pas attachés à la terre, et, *in fine*, ont des rapports ambigus vis-à-vis des identités nationales. Aussi, il n’y pas que des bergers qui vivent dans les montagnes. Comme on verra par la suite, depuis le XVIIIe siècle les hommes des villages des montagnes partaient travailler comme artisans ou ouvriers saisonniers faisaient du commerce pendant la bonne saison, revenant aux villages pour passer l’hiver. Cela n’empêche pas les populations associées au pastoralisme de revendiquer l’autochtonie malgré cette forte mobilité: "Nous, les Valaques, nous disons que nous sommes des Macédoniens, car nous sommes des autochtones. Nous avons toujours vécu sur ce sol". Ainsi, ne serait meilleur grec qu’un Valaque grec, meilleur serbe qu’un Valaque serbe, meilleur Macédonien qu’un Valaque macédonien¹⁰.

De la légende du pâtre grec à la découverte des Sarakatsans

Le premier territoire indépendant de l’état grec, en 1830, comporte essentiellement la Grèce du Sud et une partie des îles. Cette région-berceau de l’Etat qui compte de nombreux lieux de l’Antiquité classique (Athènes, Delphes, Olympie, Sparte, Mycènes, Epidaure, Délos) est une région de petits propriétaires exploitants, avec peu de grandes propriétés foncières type *çiftlic*, une organisation sociale égalitaire et des villages chrétiens, où les minorités linguistiques sont essentiellement albanophones. Pendant les premières décennies du nouvel Etat, l’élite cosmopolite qui cherchait à se forger une image du noble autochtone, à l’instar du noble sauvage, avait trouvé dans la figure du berger la personnification de la grécité dans sa pureté naturelle : habitant loin des villes polluées par les populations barbares, le berger représentait la continuité de la Grèce de l’Antiquité au temps présent : mêmes lieux, mêmes coutumes, mêmes gestes. L’image a perduré jusqu’à nos jours, nourrie par de nouveaux voyageurs qui visitent la Grèce et trouvent des traces de l’Antiquité dans la vie quotidienne:

Et ce berger que je rencontrai par chance près du sommet, surgi tout droit d’un temps presque mythique avec sa fustanelle, ses jambes serrées de laine blanche, ses tsarouques

⁷ Cf. Bougarel, X., La revanche des campagnes, entre réalité sociologique et mythe nationaliste, *Balkanologie* 2 (1), 1998.

⁸ Cf. Herzfeld, 1985, p. XVI.

⁹ Cf. Gossiaux, 2002.

¹⁰ Ibid., p. 173.

cousues et recousues mais aussi ce visage osseux, profond, dans lequel semblaient inscrits et incarnés toutes les odeurs, tous les labeurs et toutes les callosités de la terre, était-ce encore celui qui un jour, croyant bien faire, détacha de l'arbre où il se débattait dans ses langes, un nourrisson qu'on appela Œdipe? (Jacques Lacarrière, *L'été grec*, Paris, Plon, 1975:238).

Lorsque la Grèce annexe la Thessalie et l'Épire en 1881 et la Macédoine en 1912, le kaléidoscope linguistique et culturel des Balkans se manifeste au grand jour: populations chrétiennes, musulmanes, juives, grecophones, slavophones, turcophones, se partagent les quartiers des villes du Nord. Dans la capitale, on connaît mal la situation dans les villages, mais ce que l'on sait est plutôt inquiétant: les minorités linguistiques sont visitées par des manipulateurs étrangers, la population majoritairement illettrée n'a pas de vrai sentiment national¹¹. La légende des bergers grecs, ces gens de la montagne qui auraient préservé la langue et les coutumes depuis l'Antiquité, devenait difficile à maintenir pour la Grèce du Nord. La découverte des Sarakatsans, qui a lieu quelques années après les guerres Balkaniques dans un climat de tension avec les voisins du nord, tombe à pic. Il s'agit de bergers transhumants parlant le grec dont l'habitat s'étend dans une grande partie de la Grèce Septentrionale et même jusqu'au Péloponnèse. Ces Sarakatsans, c'est toute une société vivant de manière traditionnelle dans les montagnes de la Grèce du Nord-Ouest, qui vient à la rescousse d'une idéologie nationale de l'autochtonie des populations habitant la Grèce. En effet, en 1925 paraît l'étude linguistique du dialecte Sarakatsan de Hoeg, qui soutient que ces pasteurs sont des descendants de tribus primitives autochtones. Cette théorie est bien accueillie par les folkloristes grecs, tandis qu'elle provoque le sentiment national des folkloristes roumains, qui considèrent les Sarakatsans comme des Valaques roumains (Aroumains) hellénisés. Angeliki Hadzimichali, qui adhérait à la thèse du caractère hellène de ce peuple, les étudia pendant de longues années et son travail fut publié dans les années 1930. Pour cette dernière, l'unité linguistique et artistique de ce peuple est incontestable, tout comme celle de leur culture matérielle. Depuis ces travaux, dans le discours national grec, les Sarakatsans deviennent les dépositaires d'une culture hellène pure, attestant la présence continue des populations grecques sur la péninsule Hellénique de l'antiquité à nos jours.

Après la seconde guerre mondiale, les Sarakatsans servaient encore à nourrir la théorie de l'autochtonie du peuple grec. Jusque dans les années 1960, l'opposition ville-campagne était encore pertinente dans les analyses historiques et sociologiques, le monde urbain représentant la modernité, le monde paysan la tradition. À l'intérieur de cette dernière catégorie, les bergers représentaient le noyau dur d'une société révolue, gardiens des traditions millénaires. Leur nombre marginal depuis la fin du XIXe siècle ne faisait que renforcer cette vision. Pour les folkloristes, gardiens des frontières nationales, les pasteurs nomades parlant le grec constituaient un rempart contre la propagande des voisins slaves qui mettait en doute le caractère national des populations transhumantes de la Grèce du Nord. Il est aussi possible que la peur de l'ennemi rouge, du traditionnel danger venant du Nord ait retardé la détronisation inéluctable des pasteurs nomades en tant qu'ancêtres nationaux, célébrés à chaque commémoration de la guerre d'indépendance.

John Campbell, qui étudia un groupe Sarakastan vivant dans la région de Zagori en Épire (NO de la Grèce) dans les années 1950, traite du problème des origines dans l'introduction de son livre et conclut: "Il n'y a pas de preuve que les Sarakastans sont les descendants des grecs de l'antiquité pré-classique, mais par un argument *ex ignorantia* on arrive à la conclusion que

¹¹ Cf. Gossiaux, 2002, Karakasidou, A. *Fields of wheat, hills of blood: passages to nationhood in Greek Macedonia, 1870-1990*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.

les Sarakatsans, un peuple sans histoire, doit toujours avoir vécu plus ou moins dans les mêmes conditions et régions qu'on les trouve aujourd'hui" (1964:6).

Vlachos, tsopanos, ou poimen ?

Les folkloristes ont classé les pasteurs de la Grèce selon leur langue et selon leur mode de vie: Loukopoulos, qui avait entrepris dans les années 1930 une étude des pasteurs de la Grèce centrale, distingue entre ce qu'il appelle les véritables bergers, les Valaques, qui possèdent des maisons dans la montagne, et les autres bergers nomades vivant dans les cabanes et qui seraient les Sarakatsans¹²:

Tsopanos ou tsopanis est celui qui possède ses propres bêtes et s'en occupe lui-même, c'est-à-dire qu'il est berger professionnel. Tsopanis est aussi celui qui s'occupe des bêtes des autres. A Agrafa¹³ celui-ci s'appelle pistikos, jamais tsopanis. Vlachos est le véritable tsopanis (βλάχους λενε τους καθαυτο τσοπανηδες) qui habite dans des cabanes. On les appelle aussi vlachous les bergers de la montagne, qui en descendant plus bas fabriquent des huttes en bois pour passer l'hiver. Ceux-là possèdent des maisons dans leurs villages de la montagne, et s'y font enterrer. Ils sont différents des autres tsopanides qu'on appelle des Sarakatsanides ou des Sarakatsan Vlachos. (Σαρακατσαναιους Βλάχους). Cf. Loukopoulos : Poimenika tis Roumelis (Bergers de Ruméli) 1930.

Cette distinction entre Valaques et Sarakatsans rappelle celle qui sera faite 70 ans plus tard à propos de la communauté des gens de *Sarakini* en Thrace grecque: "ce terme est utilisé pour nommer les habitants des cabanes des champs, qui vivent en marge du village, possèdent une petite ferme et quelques animaux mais n'ont accès ni aux pâturages communaux ni à l'espace bâti à l'intérieur du village" (Tsibiridou, 2002b).

Pour ce qui concerne les Sarakatsans du Zagori qu'il a étudié, Campbell décrit des 'petits ensembles de cabanes à dôme circulaire, faites de bois et de chaume' que l'on voit dans les

¹² Il est nécessaire à ce point d'examiner rapidement le champ sémantique pastoral et nomade. Pour le Petit Robert, *nomade* (1540) vient du latin *nomas*, *-adis*, mot grec signifiant pasteur. Dans le dictionnaire étymologique du grec de P. Chantraine, *νομας* ¹² vient du verbe *νομομαι*, signifiant attribuer, répartir selon l'usage ; *νομη* signifiant pâture, nourriture, distribution ou partage légal. *Νομος* signifie pâturage dans Homère et « de *νομος* et *νομη* sont tirés divers dérivés dont la signification est souvent pastorale », comme par eg. *Νομείς*, pâtre. *Νομας*, pl. *νομαδες* signifie berger, nomade. Il s'agit de la même racine que *νομος*=loi, règle.

Le verbe *βοσκω* signifie faire paître, nourrir des animaux mais aussi des humains (Homère) et *βοσκος* (pâtre) est tardif (i.e. temps classiques) et souvent composé, comme par exemple *αγοβοσκος* (berger de chèvres). Le nom *ποιμην* qui signifie gardien de troupeau (de moutons et de chèvres) apparaît dans Homère, où on trouve aussi l'expression *ποιμενα λαων* (pasteur de son peuple) employée pour Agamemnon ou Achille et c'est ce même mot qu'on retrouve plus tard dans le nouveau testament. La racine du mot signifie garder, protéger. En grec moderne, l'emploi de *βοσκος* est très répandu, tandis que *ποιμην* est rare (antiquisant) et *νομας* rare également.

Les mots plus récents en usage sont le nom *τσοπανος* qui vient du turc *çoban*, berger, et aussi le mot *βλάχος*, qui viendrait du slave *vlah*, lui-même venant de l'allemand *Walh-Volk* (parlant une langue latine). Il signifie aussi 'homme rude, sans éducation, montagnard' Cf. Dorbarakis, 1993. Campbell (1964) explique que l'appellation *Koutsovlachos* désigne les bergers parlant un dialecte proche du roumain - à distinguer de *arvanitovlachos*, berger parlant albanais (voir ci-dessous). Ce terme, selon Wace & Thompson (1914:3), viendrait du turc *kucuk*=petit et désignerait les 'petits' groupes de Valaques des Balkans par opposition à leurs frères plus nombreux au Nord du Danube; tandis que la 'philologie politique' (grecque) voudrait que 'petit Valaque' (*koutsos*=signifie le Valaque grec, one who is mostly a Hellene).

¹³ Montagne du massif de Pinde. Leur appellation *a-grafa*=non-écrits (probablement non inscrits au système des impôts) signifierait peut-être aussi qu'ils faisaient partie des ces villages des montagnes semi-autonomes, qui jouissaient du privilège d'exonération d'impôts contre un service rendu au gouvernement ottoman, le maintien de la sécurité dans les routes de la montagne. Gardiens des chemins, les hommes de ces communautés avaient également le privilège de porter des fusils (Cf. Campbell, Brunbauer).

plaines; 'des troupeaux de moutons et de chèvres gardés par des bergers habillés de noir et portant des immenses capes tissés avec la laine de leurs chèvres'. Il estime que ces populations, qui pratiquent la transhumance dans les massifs du Pinde et des Rhodopes, en Epire, en Macédoine grecque et en Thrace, s'élèvent à 80.000 personnes. Les villageois grecs "appellent les Sarakatsans des Vlachs, c'est-à-dire des bergers qui, selon les saisons, emmènent leurs animaux en alternance dans les plaines du bas et en haut des montagnes. La référence professionnelle (*occupational reference*) du mot *Vlach* est ancienne, déjà utilisée pendant la période Byzantine. Mais elle peut aussi servir à décrire les Koutsovlachs, une minorité ethnique qui parle une langue romane proche du Roumain, ou bien encore des groupes de Vlachs albanais, qui sont trilingues, parlant le *koutsovlach* comme langue maternelle et le grec et l'albanais pour des raisons politiques et commerciales¹⁴."

La communauté étudiée par Campbell l'élevait à 4000 personnes vivant de mai jusqu'au début novembre dans les villages de montagne du Zagori. Dans chacun de ces villages s'installaient des groupes de familles pour faire paître leurs troupeaux sur les pâturages communaux. Sur 152 000 moutons et chèvres de la région, 98000 appartenaient aux Sarakatsans. Dans les villages orientaux du Zagori on trouve ce qu'il appelle des Koutsovlachs, qui ne sont plus tous transhumants et dont les pâturages sont occupés par les Karakatsans. Leurs autres villages sont situés plus bas, et là ils gardent leurs animaux toute l'année. En hiver, la communauté des Sarakatsans est plus dispersée, s'installant dans les vallées et les plaines entre Preveza, Arta et la frontière avec l'Albanie. A la différence des Koutsovlachs et des Vlachs albanais, les Sarakatsans parlent seulement le grec, et "leurs valeurs, institutions et formes d'art se distinguent nettement et sous plusieurs aspects de ceux des deux autres. Ils prétendent que les héros Klephtes Katsandonis et Karaiskakis étaient des Sarakatsans, et croient que leur contribution à la libération de la Grèce était incomparable en sang et en héroïsme. Aussi, ils mettent en doute explicitement la loyauté des Koutsovlachs et des Vlachs albanais les accusant d'affiliations communistes... Ils sont jaloux de la richesse des Koutsovlachs et de leurs villages bâtis. Et ils sont hostiles envers les Vlachs albanais car ils sont en compétition avec eux pour les pâturages et parce qu'ils sont musulmans. On ne connaît pas de mariages mixtes parmi ces populations."

Campbell distingue ainsi trois groupes de bergers: les Sarakatsans et les vlachs albanais, qui seraient des bergers transhumants, et ceux qu'il appelle les Koutsovlachs, dont la majorité seraient devenus déjà des sédentaires vivant de l'agriculture et du commerce de bois dans la partie orientale du Zagori. Ceux-ci auraient "des prétentions de culture pendant des générations les fils des riches familles des Koutsovlachs ont été élevés pour faire du commerce, de la politique et des professions libérales".

Le paradigme du pastoralisme: pluralité des modèles

Depuis quelques années, le paradigme ethnographique du pasteur s'enrichit et se complexifie, au fur et à mesure que se multiplient les études sur les pasteurs nomades de la

¹⁴ Campbell, 1964 : 2-12.

Grèce et des Balkans¹⁵. Des recherches récentes de géographie et d'ethnohistoire sur les populations pastorales dans la péninsule Balkanique révèlent des variations importantes tant concernant la structure sociale que les pratiques de l'élevage. Dans ces travaux, les bergers sédentaires sont opposés aux nomades et transhumants. On distingue d'une part ceux qui pratiquent un élevage de type alpin, c'est-à-dire en exploitant, au sein d'une même vallée, des pâturages plus ou moins élevés selon les saisons, tout en maintenant un habitat stable, un village en altitude. D'autre part, on décrit des populations nomades ou semi-nomades, qui pratiquent un élevage transhumant, c'est-à-dire qui migrent avec leurs troupeaux des pâturages d'été, dans la montagne, où se trouvent leurs habitations principales, vers les prairies au fond des vallées ou près de la mer, pour passer l'hiver.¹⁶ C'est ce qui a été appelé *kalivia economy*, litt. l'économie des cabanes, car les bergers se déplaçant avec bêtes, femmes et enfants, habitent pendant la période hivernale dans des campements, où chaque 'cabane' abrite une famille¹⁷.

Ainsi par exemple, Pichler¹⁸ propose dans une l'étude comparative des communautés pastorales de l'Albanie du Nord et du Sud deux modèles distincts: au Sud, une économie mixte, associant élevage et économie de marché (commerce et migration saisonnière), une société ouverte vers le monde extérieur mais qui se trouve perturbée par les guerres et les nouvelles frontières politiques qui s'installent dans les Balkans. Dans le Nord, par contre, l'économie pastorale est autosuffisante, la société est fermée, l'organisation tribale et l'endogamie la règle générale. Il n'y a pas de surplus, pas de commerce, pas de lien avec le marché, les hommes ne partent pas de leurs villages et les familles étendues sont nombreuses. Au XIXe siècle, le Sud connaît des changements importants: la migration saisonnière est fréquente pour les hommes, certains deviennent riches et achètent les pâturages communs, pour installer leurs troupeaux gardés par des bergers employés.

En Albanie du Sud et en Grèce du Nord (Epire) l'étude de Nitsiakos révèle un schéma semblable avant 1950 : les ménages cultivent des lopins de terre, élèvent un petit nombre d'animaux domestiques, mais le revenu principal est d'origine externe : la majorité des hommes jeunes de ces villages émigrent dans tout l'Empire ottoman pour travailler comme maçons, charpentiers ou peintres. Après 1950, l'exode rural est massif et les terres agricoles sont abandonnées. Les quelques rares villageois encore présents se tournent vers l'élevage, transformant les champs en friche en pâturages.

Kaser trouve le même modèle de mobilité associé à un pastoralisme de grande échelle dans les montagnes de Rodope (Bulgarie) au 19^e et au début du 20^e siècle. La majorité des hommes sont absents, tandis que les femmes s'occupent des travaux agricoles. En même temps, on

¹⁵ Aux premières études sur ces communautés menées en Grèce par Campbell, Dimen et Kavadias on peut aujourd'hui ajouter celles de Kaftanzoglou, Alexakis, Pichler, Kaser, Nitsiakos, Brunbauer.

¹⁶ En grec ancien, ces prairies sont appelées λειμών(ες), mot apparenté à λιμὴν, port, ce qui impliquerait un parallèle entre les activités des éleveurs et celles des marins. Les bergers s'abritent en hiver dans les leimones, les marins dans les limenes. Tous deux suivent un rythme été/hiver ponctué par deux dates-clé, la saint Georges au printemps et la Saint Dimitri en automne. La navigation est possible pendant la moitié clémente de l'année, toute comme la vie pastorale dans la haute montagne, possible seulement pendant la belle saison.

¹⁷ Cf. Βασίλης Νητσιάκος, Η ιστορικότητα του τόπου. Χρήσεις και μεταμορφώσεις του φυσικού χώρου σε δύο ορεινές κοινότητες της Βαλκανικής: συγκριτική προσέγγιση, Νητσιάκου – Κασίμη (επιμ.), 2000, σελ. 201-216. Nitsiakos, B. et Kasimis, H. (eds), L'espace alpin de la péninsule Balkanique, Athènes, Plethron, 2000 (en grec). On peut rapprocher cette appellation au terme de *kolibari* (ceux des cabanes) utilisé à Krucovo pour désigner les pasteurs nomades Cf. Gossiaux, op.cit. p. 159.

¹⁸ Robert Pichler, Ανοικτές ή κλειστές; Το περιβάλλον, η οικονομία και η κοινωνική οργάνωση των ορεινών κοινοτήτων στη βόρεια και νότια Αλβανία κατά το πρώτο μισό του εικοστού αιώνα, Β. Νητσιάκου – Χ. Κασίμη (επιμ.), Ο Ορεινός χώρος της Βαλκανικής, Πιέθρον – Δήμος Κόνιτσας, 2000. σελ 79-96.

pratique l'élevage à grande échelle pour les besoins de l'armée ottomane (2 millions de bêtes en 1870 dans le Rhodope). Le déclin arrive avec l'établissement des frontières de la Bulgarie: le passage vers les prairies au bord de la mer Egée devient difficile et coûteux, tandis que dans les années 1920 les réfugiés grecs d'Anatolie commencent à cultiver les prairies qui appartenaient autrefois aux grands propriétaires ottomans et qui les louaient aux pasteurs nomades. Côté grec, Tsibiridou¹⁹ décrit les vestiges des communautés agropastorales vivant dans des cabanes aux marges des villages et qui n'ont pas accès aux terres communautaires.

En ce qui concerne l'Albanie du Nord et le Monténégro, Kaser²⁰ souligne que les études récentes tentent à montrer que l'organisation tribale est un phénomène qui apparaît pendant la période ottomane et qu'il ne s'agit pas de structures anciennes. Selon cette hypothèse, les tribus se développeraient à partir de groupes de coopération des bergers (les *katun*) installés dans les vallées et qui remontraient dans les montagnes après la conquête en s'appropriant les pâturages. Il oppose cette organisation tribale à l'organisation lignagère de l'Albanie du sud et de la Grèce et affirme que l'activité pastorale, très diversifiée dans les Balkans, n'est pas associée à un seul type d'organisation sociale.

Tous ces recherches récentes soulignent deux phénomènes successifs, déjà évoqués dans les premières études, mais qui prennent des dimensions nouvelles par leur ampleur et leur importance pour les populations locales. Le premier est l'essor de l'économie de la montagne qui commence au milieu du XVIIIe siècle et se poursuit pendant tout le XIXe, dû aux activités commerciales des hommes qui, laissant leurs troupeau et leurs terres aux bergers locaux, partaient faire du commerce dans les villes de l'Empire ottoman.²¹ La familiarité des bergers avec le commerce est en relation avec l'économie pastorale, destinée en grande partie au marché, mais aussi à leur obligation de payer des impôts en argent.²² Le second phénomène, qui a lieu au début du XXe siècle est l'établissement des frontières, qui mettent une fin brutale au nomadisme et à la circulation des hommes dans les Balkans en figeant les territoires des Etats-nations. En Grèce et en Albanie, la désertification des communes des montagnes s'intensifie après la guerre civile (1944-49) les habitants abandonnant leurs villages pour s'installer en ville ou à l'étranger. Leurs champs laissés en friche redeviennent des pâturages pour les quelques bergers restés sur place²³.

Les montagnards : bergers et commerçants

Le lien entre l'élevage et le commerce est bien établi pour ce qui concerne les populations des villages des montagnes. Gossiaux (2002) fait remarquer la prospérité des bourgs Valaques et notamment celle de la ville de Moscopole qui comptait 30000 habitants au XVIIIe siècle; il souligne que les Valaques contrôlaient une grande partie du commerce entre Vienne et Constantinople et que de grandes dynasties capitalistes de l'Europe centrale sont d'origine

¹⁹ Tsibiridou, F. "'Pomak signifie homme de la montagne'. Significations et vécus des 'lieux' dans les constructions et les politiques des identités minoritaires et marginales", in Nitsiakos et al (eds), 2000.

²⁰ Kaser, K. Pastoralisme, parenté, famille et écologie dans l'espace montagnard du Sud Balkanique (XIVe – début XXe siècle), in Nitsiakos et al (eds), 2000.

²¹ Les Balkans retrouvent leur niveau de population de la fin du XVIe siècle au début du XIXe siècle, Cf. Mazower, 2000? Nitsiakos et al (eds) 2000.

²² Mazower, 2000:23. Ce dernier souligne aussi le lien entre le pastoralisme et l'industrie de la laine; au XIXe siècle, un tiers des habitants des villages de Agrafa en Epire vivaient du revenu du tissage.

²³ Nitsiakos, B. l'historicité du lieu. Usages et transformations de l'espace naturel dans deux communes de montagne dans les Balkans: approche comparative, in Nitsiakos et al (eds), 2000.

valaque dont beaucoup ont apporté leur soutien à la guerre d'indépendance de la Grèce²⁴. Campbell décrit le même mode de vie pour les villages du Zagori: ces derniers deviennent riches à la fin du XVIIIe siècle et pendant tout le XIXe grâce à l'émigration des jeunes hommes qui cherchaient fortune dans différentes villes de l'Empire et particulièrement en Roumanie: ils y établissaient des commerces d'importance variée, d'autres étaient médecins ou enseignants. Une fois établis, ils faisaient venir des parents pour s'installer auprès d'eux. Ces migrants, note Campbell, étaient connus comme des 'voyageurs' (ταξιδιώτες), car ils revenaient au village. Ces hommes portaient tôt et revenaient ensuite pour épouser une fille du pays, qui restait sur place et élevait les enfants tandis que le mari continuait à voyager jusqu'à ce qu'il avait accumulé une fortune suffisante pour construire une grande maison avec des beaux tapis, tableaux et icônes et s'installer ensuite comme une des notables du village pour y passer le reste de sa vie²⁵. Campbell souligne aussi que cette situation économique donnait aux habitants de ces villages un caractère plus cosmopolite que paysan.

Ce même mode de vie, entre village balkanique et centres urbains de l'Europe centrale, avait été décrit par Ancel concernant les communautés valaques en 1930²⁶ et avant celui-ci par Wace et Thompson en 1914. Ces derniers soulignent qu'après la destruction de Moscopole au XVIIIe siècle, les activités commerciales des valaques se sont étendues dans tous les Balkans et dans les capitales de l'Europe centrale, Venise, Vienne, Budapest, Leipzig, où étaient installés les grandes maisons de commerce²⁷. La colonie grecque de Vienne seraient en grande partie composée de Valaques de Moscopole et d'ailleurs, exercent une influence intellectuelle en établissant des écoles et des maisons d'édition "pour les grecs asservis" et en répandant les idées nouvelles des Lumières²⁸. Ils soulignent que durant le XVIIIe siècle des changements importants surviennent dans le mode de vie de ces populations, qui se tournent définitivement vers la vie commerciale en abandonnant le pastoralisme et le nomadisme et en s'installant définitivement dans les villages des montagnes. Une classe 'particulière' apparaît alors, avec des 'caractéristiques urbains' qui la distinguent des autres bergers Valaques. "Ils font fortune et construisent des maisons de maître de deux et trois étages qu'ils meublent à la mode ouest-européenne, fondent des écoles, des académies, des imprimeries (Moscopole) et envoient leurs enfants à l'université".²⁹

S'agit-il de ce même berger qui se tourne à la fois vers le commerce et vers la lutte nationale au XIXe siècle dans la mythologie de la naissance de la nation grecque? Il

²⁴ Gossiaux, op.cit. pp. 142-143.

²⁵ Campbell, 1964:12.

²⁶ "autour des villages valaques, amoncellement de pierres coincées au haut des torrents, à 800, à 1000 mètres, pas un lopin cultivé; vieillards, enfants et femmes dont les seuls habitants; les hommes les font vivre de l'argent gagné comme ouvriers dans les villes des Balkans, voire l'Amérique. Ces villages permanents et morts sont surtout des curiosités. Le vrai village valaque est le *stani*, le village nomade" (1930: 112).

²⁷ La destruction de Moscopole au XVIIIe siècle mettent la population sur la route de l'émigration de manière définitive; les riches commerçants vers les pays des Francs (εν ταις Φραγκιας), 'les basses classes ainsi que les artisans dans toute la Turquie', Cf. Κωνσταντακοπούλου Αγγελική, Η ελληνική γλώσσα στα Βαλκάνια, 1750-1850, το τετράγλωσσο λεξικό του Δανιήλ Μοσχολίτη, Επετηρίδα Φιλοσοφικής Σχολής Πανεπιστημίου Ιωαννίνων, 39, 1988 (Constantakopoulou, Angelliki, La langue grecque dans les Balkans, 1750-1850, le dictionnaire en quatre langues de Daniel Moschopolite, Revue de la Faculté de Philosophie de l'Université de Yannina, no 39, 1988; Μαρτινιάνου Ιωακείμ, Η Μοσχόπολις 1330-1930 (Martinianos, Ioakeim, I Moschopolis, 1330-1930, Hetereria Makedonikon Spoudon, Thessaloniki, 1957).

²⁸ Wace, Alan John Bayard and Thompson, Maurice Scott, The Nomads of the Balkans, an account of life and customs among the Vlachs of Northern Pindus, London, Methuen & Co Ltd. 1914 (reprinted New York, 1972).

²⁹ Ibid., p. 214. 'Les Moscopolites, comme les autres Macédoniens, parlent leur langue maternelle à la maison et au travail, tandis que pour le négoce et dans l'église ils utilisent le grec'. Cf. Martinianos, ibid., p. 131. Sur l'usage du grec comme langue commune d'une certaine élite balkanique jusqu'à la fin du XIXe, Cf Mazower 2000:43.

semblerait que la combinaison des deux images rend réelle chacune d'elles séparément: le berger noble, sauvage, autochtone, possède désormais son double, le commerçant rusé, originaire de la montagne balkanique, qui donne une éducation grecque et orthodoxe à ses enfants et qui aide la cause de la libération des frères chrétiens qui, accédant à l'indépendance, créent des Etats nationaux³⁰. Les deux font-ils un? Les travaux de Kaser et Brunbauer tendent à démontrer que ces modes de vie distincts débouchent sur un destin commun dans l'ensemble des Balkans; Gossiaux affirme que 'la valaquité' est un état de fait plus qu'une identité en Macédoine et que c'est de pastoralisme qu'il s'agit en fin de compte, lorsqu'on parle de Valaques.

Valaques, Sarakatsans, même combat

Etre pasteur avant de devenir urbain est un cheminement ancien : les athéniens du Ve siècle se représentaient leurs ancêtres comme des tribus pastorales³¹. L'antériorité du modèle pastoral ainsi que le caractère archaïque de ces sociétés sont des éléments qu'on retrouve dans les idéologies des Etats européens au XIXe siècle. Avant la civilisation il y aurait des hommes sauvages, vivant dans la forêt, se déplaçant, sans liens avec la terre. Dans cette généalogie manque le lien permanent avec le sol qui fournit le socle des Etats-nations; les ancêtres pasteurs d'un peuple ne peuvent pas à eux seuls, légitimer les réclamations territoriales d'une nation. Par contre, leur existence sur le territoire national peut rendre compliqué le projet de construction de l'Etat-nation.

En Grèce, les Sarakatsans avaient offert un ancêtre idéal à la nouvelle classe urbaine venue de la campagne et de la montagne. Si pour les Macédoniens d'aujourd'hui être Valaque est le *nec plus ultra* de l'identité moderne (Gossiaux) c'est que cela renvoie de la même manière à une autochtonie désirée car considérée importante pour la constitution d'un Etat-nation. La persistance de l'image du berger renvoie aux origines immédiates de la bourgeoisie nouvelle des villes balkaniques, pas encore véritablement urbaine et sans culture cosmopolite. Car si le mot *Vlachos* est employé en grec pour indiquer le rustre, c'est bien par opposition avec une bourgeoisie plus ancienne, cosmopolite, jadis installée à Constantinople et dans les villes-comptoirs de la Méditerranée orientale et qui parlait le grec et le français. Aussi, la figure du berger symbolise aussi la fermeture et l'exclusion: fermeture des frontières, identités exclusives: dans les Etats-nations homogènes, les nouveaux urbains gardaient des liens quotidiens avec le village. Ce nouveau modèle de bourgeoisie nationale ne se référait plus aux élites de la société ottomane mais au présent et à l'avenir national: monochrome, monolingue et monoreligieux³².

Deux siècles après l'indépendance de la Grèce et presque un siècle après les guerres balkaniques, la question de l'identité ne se pose pas de la même façon. La culture dominante dans la Grèce d'aujourd'hui est urbaine, hellénophone et européenne, façonnée par une population qui habite majoritairement les villes depuis l'après-guerre et qui se caractérise par une grande mobilité : l'émigration vers l'Europe, les USA et l'Australie a bouleversé les paysages depuis le début du XXe siècle. Depuis son entrée dans l'Union européenne la Grèce

³⁰ Un troisième modèle, celui du montagnard-combattant, domine toujours le champ symbolique dans le cas de l'ex-Yugoslavie, ranimé par la guerre et la littérature sociologique autour de celle-ci (Bougarel, op.cit.).

³¹ Cf. Denis Roussel: *Tribu et Cité*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 193, Les Belles Lettres, 1976.

³² Cf. Lory, op. cit.

est un pays qui change profondément, notamment en ce qui concerne la modernisation des institutions et de l'économie. De pays exportateur de migrants la Grèce est devenue un pays d'accueil d'un grand nombre d'immigrés en provenance des Balkans (Albanais dans leur majorité) et d'autres pays de l'ex-bloc soviétique. On peut se demander si en Grèce les origines pastorales restent synonymes d'anachronisme, de vie en marge de la société. La figure mythique du klephte ou du brigand ayant servi la révolution nationale est toujours présente dans les manuels scolaires, mais elle relève du folklore plus que d'une idéologie étatique. Est-ce alors la figure du berger qui vit dans un état presque pré-social que l'on évoque dans le jingle de la radio nationale ou bien est-ce celle du berger-commerçant, qui voyage entre son village et les capitales de l'Europe et qui construit à son retour des maisons de maître, des églises et des écoles? Deux exemples Athéniens: le premier est la *Tour Varsos*, nouveau bâtiment construit au centre commercial de Kifissia, banlieue aisée près d'Athènes, par le propriétaire d'une maison de pâtisserie traditionnelle; sur le toit, une girouette en forme de berger, portant cape et bâton. Le second est un grand succès de librairie, une trilogie écrite par un ministre en exercice, Nicos Themelis. Il s'agit de la saga d'une famille de montagnards devenus grands commerçants internationaux. Les titres sont révélateurs : *La Quête*; *Le renversement*; *L'éclair*³³. Les deux relèvent du modèle du berger-commerçant qui, parti de sa montagne, fait fortune en ville et devient notable à la capitale.

A quoi renvoie le jingle de la radio nationale ? Comme une comptine, il a l'air de sonner la petite musique d'un passé révolu : celui de la société urbaine qui rêvait encore du berger qu'elle avait choisi comme ancêtre.

³³ Nikos Themelis, éditions Kedros, 1998-2003.